

HISTOIRE DE L'HOMME

V

CARACTÈRES INTELLECTUELS, MORAUX ET RELIGIEUX
DES RACES HUMAINES

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN

CONFÉRENCES POPULAIRES
FAITES A L'ASILE IMPÉRIAL DE VINCENNES
SOUS LE PATRONAGE
DE S. M. L'IMPÉRATRICE

HISTOIRE DE L'HOMME

PAR

A. DE QUATREFAGES

Membre de l'Institut, Professeur au Muséum.

V

CARACTÈRES INTELLECTUELS, MORaux ET RELIGIEUX
DES RACES HUMAINES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1868

Droits de propriété et de traduction réservés.



HISTOIRE DE L'HOMME

V

CARACTÈRES INTELLECTUELS, MORAUX ET RELIGIEUX
DES RACES HUMAINES

II

CARACTÈRES INTELLECTUELS

Messieurs,

Je prends ici la parole pour la cinquième fois sur le même sujet. Avec vos camarades nous nous sommes déjà, à quatre reprises différentes, entretenus de *l'homme*, et ce sera encore *l'homme* qui fera le sujet de cette séance.

Dans les entretiens précédents, j'ai parcouru quelques-unes des questions générales que soulève l'histoire de l'espèce humaine. En m'appuyant toujours et exclusivement sur la science, j'ai montré que cette espèce est unique ; que tous les hommes sont de la même espèce, et que, par conséquent, à ce titre, ils doivent se considérer tous comme frères, quelle que soit la couleur de leur teint, quelle que soit la langue qu'ils parlent, quel que soit le pays qu'ils habitent.

Cette espèce a occupé d'abord un point du globe peu étendu ; elle a paru sur notre globe à une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne le croyait naguère ; les recherches les plus récentes ont démontré qu'il y avait des hommes en France alors qu'existaient chez nous des hyènes, des éléphants, des rhinocéros, c'est-à-dire des animaux qu'on ne rencontre plus de nos jours que dans des contrées éloignées.

L'homme ayant apparu d'abord sur un point restreint du globe, et se trouvant aujourd'hui partout, il est évident qu'il a dû rayonner en tous sens autour de son *centre*

de création et peupler la terre par migrations, à peu près comme le font aujourd'hui les Européens. Ces voyages ont exposé l'homme à toutes les influences qui se rencontrent à la surface de notre planète, et il a dû s'acclimater partout, comme il le fait encore aujourd'hui.

Dans cette étude des questions générales relatives à l'histoire de notre espèce, nous avons dû nous demander aussi quelle était l'origine de l'homme.

Sur ce point, je me suis vu obligé de confesser l'impuissance du savoir actuel. Mais si je n'ai pu dire d'où venait l'homme, j'ai pu dire, au nom de la science, d'où il ne venait pas ; j'ai pu affirmer que nous n'avons pour ancêtre aucun animal, pas plus le singe que le phoque ou tout autre animal quel qu'il soit.

Dans notre dernier entretien, nous avons commencé l'étude des caractères généraux que présente l'espèce humaine, et nous avons examiné ses *caractères physiques*, c'est-à-dire ceux qu'on peut tirer du corps seul, étudié à l'état de santé et de maladie. Nous avons été amenés ainsi à passer en revue ses

caractères extérieurs, ses caractères anatomiques, physiologiques et pathologiques. Nous nous sommes donc fait une idée de la nature générale de l'homme considéré exclusivement au point de vue organique. Eh bien, cette étude portant sur l'homme considéré dans ce qu'il a de matériel, nous a encore ramenés à cette conclusion, qu'il n'y a qu'une seule espèce humaine. Elle a donc confirmé les résultats auxquels nous avait conduits notre premier entretien.

Mais le corps est-il tout chez nous ? Et après avoir étudié cet être matériel qui frappe nos sens, n'avons-nous plus rien à faire ? La science va nous répondre.

Lorsqu'un naturaliste étudie les fourmis, il ne se contente pas de décrire leur thorax et leur abdomen, leurs mâchoires et leurs pattes. Il montre aussi comment elles construisent leurs fourmilières, et à quels usages sont destinées ces chambres, ces galeries où elles entassent tant de corps divers ; il montre encore comment elles élèvent leurs larves et leurs petits ; comment elles tiennent en captivité des pucerons destinés à leur fournir un aliment qu'ils sé-

crètent, comme les vaches et les moutons que nous tenons dans nos écuries.

Lorsque le naturaliste fait l'histoire des abeilles, il ne se borne pas non plus à en décrire le corps et les ailes; il a soin de montrer comment elles construisent leurs ruches, recueillent et pétrissent la cire pour en construire ces gâteaux dans lesquels elles emmagasinent le miel, ce premier sucre que l'homme ait connu. Il appelle l'attention du lecteur ou de l'auditeur sur cette femelle unique, toujours seule dans chaque ruche; il montre le respect et les soins que toutes les abeilles ouvrières ont pour cette femelle qui est à la fois leur reine et leur mère.

En d'autres termes, le naturaliste s'inquiète des instincts des fourmis et des abeilles.

Lorsqu'il fait l'histoire de l'homme, peut-il laisser de côté ce qui, chez ce dernier, représente ces instincts? Évidemment non.

Par conséquent, il ne doit pas s'arrêter au corps. Il doit aussi s'occuper de l'intelligence qui est en nous, et qui, jusqu'à un certain point, nous est commune avec les ani-

maux; il doit montrer ce qu'est cet élément de notre être qui sent le monde extérieur, qui juge, qui veut. Son œuvre serait bien imparfaite, s'il négligeait ce quelque chose dont la nature nous échappe, mais dont la puissance est telle que, grâce à lui, l'homme a pu non-seulement vaincre tous les animaux, quelles que fussent leurs armes, leur taille, leur force, mais encore soumettre, et faire agir comme des serviteurs, jusqu'aux forces immuables de la nature brute, comblant les distances grâce aux chemins de fer, se passant du temps grâce aux télégraphes, et anéantissant jusqu'à la douleur grâce au chloroforme.

Donc, à côté des caractères matériels dont nous avons fait l'étude dans notre précédent entretien, nous devons placer les *caractères intellectuels*.

Il est bien entendu qu'en abordant des caractères d'une nature si nouvelle, nous continuerons à rester exclusivement sur le terrain de la science.

Nous constaterons des facultés, nous en montrerons les manifestations dans ce qu'elles ont de plus général; mais nous ne nous

inquiéterons pas de la nature de ces facultés. En un mot, nous ne ferons pas de philosophie. Ici, comme dans ce qui précède, nous resterons homme de science, naturaliste, et pas autre chose.

Il me sera d'ailleurs impossible d'examiner avec détail les caractères dont il s'agit. J'en négligerai plusieurs, et me bornerai à vous dire quelques mots du langage, de l'écriture, des formes fondamentales des sociétés, des industries, et de la parure.

I. *Langage*. — La plus essentielle de toutes les manifestations de l'intelligence humaine, c'est, sans contredit, le langage.

« Les animaux ont la voix, l'homme seul a la parole. » Cette phrase est d'un ancien philosophe naturaliste, du grand Aristote, qui vivait environ quatre siècles avant notre ère ; elle est vraie, aujourd'hui, comme elle l'était, il y a plus de deux mille ans.

L'homme seul, en effet, possède la parole articulée.

Mais vous savez tous que les manifestations de cette parole varient de peuple à peuple.

Chacune de ces manifestations, les *langues*, comme on les appelle, constitue pour les différents groupes humains un des caractères les plus essentiels. Vous reconnaissez tous à son langage un Allemand, un Espagnol, un Anglais. Mais là ne se borne pas l'importance scientifique de cette sorte de caractère. Je ne puis malheureusement entrer ici dans des détails. Je tiens seulement à vous montrer, en quelques mots, comment l'étude du langage peut jeter du jour sur l'histoire des groupes humains, même quand il s'agit de ceux pour lesquels nous manquons de toute donnée historique.

Vous savez bien qu'en France on parle d'autres langues que le français, et qu'à côté de lui on trouve le gascon dans le Midi, le bas-breton dans la Bretagne, l'alsacien en Alsace, etc. D'où vient cette diversité de langues chez ce peuple aujourd'hui si remarquablement homogène ?

L'histoire répond à cette question. Elle nous apprend qu'à une certaine époque le Languedoc, l'Alsace, la Bretagne, formaient autant d'États séparés ayant chacun leur langue propre.

De ce fait, nous pourrons bien souvent tirer des conséquences importantes.

Lorsque nous rencontrerons un groupe actuellement désigné par un seul nom, et que nous trouverons dans ce groupe des groupes secondaires parlant des langages divers, nous pourrons presque à coup sûr conclure que jadis tous ces groupes secondaires avaient leur vie propre, leur indépendance politique.

L'étude du langage conduit plus loin encore.

Lorsque, au lieu de se juxtaposer seulement et de rester sur le point qu'ils occupaient depuis un temps indéfini, les groupes, les races, les peuples viennent à se mélanger par une raison quelconque, ils apportent chacun leur langue; et, par suite de la fusion chacun apporte sa part dans le langage qui devient commun. La langue ainsi formée est un langage mixte qui renferme ou des mots ou des tournures de phrases rappelant les langues mères qui lui ont donné naissance.

Encore ici, l'histoire nous montre que les choses se sont ainsi passées. La langue an-

glaise par exemple renferme des mots, des tournures qui rappellent les langages divers de toutes les races qui se sont mêlées et confondues dans cette île.

Par conséquent, lorsque nous trouvons, dans un pays que nous abordons pour la première fois et dont nous ne connaissons pas l'histoire, une population présentant dans son langage des mots, des tournures empruntés à d'autres langages, soit à droite soit à gauche, nous sommes autorisés à conclure que cette population résulte du mélange des éléments anthropologiques qu'accusent les éléments linguistiques eux-mêmes.

On peut aller plus loin encore.

Les langues, vous le savez, changent, se transforment avec le temps. Le français de nos jours n'est pas le français d'il y a cinq cents ans ; à ce point qu'il faut une étude spéciale et des dictionnaires pour que les Français d'aujourd'hui puissent lire le français d'autrefois.

Ainsi, une langue s'altère, change, alors même qu'il n'y a pas eu de déplacement de la population. A plus forte raison si l'émigration intervient, si des mélanges s'opèrent,

le langage s'altérera et une langue nouvelle pourra surgir. Celle-ci peut différer assez de la langue primitive pour paraître n'avoir, au premier coup d'œil, aucune ressemblance avec celle d'où elle est sortie. Ce qui arrive pour un peuple et pour une langue, peut arriver pour plusieurs. Une langue peut devenir ainsi la mère de plusieurs langues fort différentes. Mais ces *langues filles* conservent toujours quelque chose de commun avec celle d'où elles descendent; et les hommes qui ont fait de ces questions l'objet d'une étude suivie, les linguistes, savent très-bien reconnaître la filiation. Ils savent remonter des langues dérivées aux langues primitives. Par cela même ils rattachent les uns aux autres des peuples que nous croirions très-distincts parce qu'ils parlent des langues très-différentes au premier abord.

C'est par cette étude toute récente, mais qui depuis quelques années marche à pas de géant, qu'on a pu rattacher à une même source, d'une part les peuples qui couvrent aujourd'hui l'Europe presque entière : tels que les Français, les Allemands, les Suédois, les Espagnols, et d'autre part les

peuples qui habitent la Perse et la vallée du Gange. L'ensemble de ces populations constitue ce qu'on appelle la race aryane.

Chose plus merveilleuse encore, grâce à la comparaison des langues, un savant de Genève, M. Adolphe Pictet, a pu tracer une sorte d'histoire des Aryas primitifs, pères communs des Européens, des Perses, des Indous. Il a pu retracer leur manière de vivre et montrer jusque dans certains détails à quel point de civilisation ils étaient parvenus, bien qu'ils n'aient laissé aucun document historique.

Je ne puis entrer, vous le comprenez, dans les détails relatifs à cette science à la fois si récente et déjà si grande, qu'on appelle la *linguistique comparée*. Je me bornerai à vous indiquer les grandes divisions qu'on a introduites dans les langues, parce que plus tard j'aurai peut-être à vous les rappeler.

Toutes les langues qui se parlent à la surface de la terre ont été réparties en trois groupes fondamentaux : ce sont les *langues monosyllabiques*, les *langues agglutinatives* et les *langues à flexion*.

Les langues monosyllabiques sont les plus imparfaites. Chez elles chaque mot n'est formé que par une seule syllabe. Comme exemple, je vous citerai le chinois, qui est la langue monosyllabique par excellence. Dans cette langue le mot se présente avec un sens tout à fait absolu, et les délicatesses de notre langage, même les distinctions de temps, de lieu, d'aller, de venir... etc., ne peuvent se traduire que par une espèce de périphrase.

Les langues agglutinatives forment le second degré du langage. Ici il y a des mots qui servent à modifier le sens primitif et qui se placent après les expressions fondamentales, les *racines*, pour employer l'expression consacrée. Comme exemple de langues agglutinatives, je vous citerai en particulier toutes les langues nègres, quelques langues parlées par les peuples jaunes et aussi par des peuples blancs, mais en très-petit nombre.

Enfin, le plus haut degré du langage est celui des langues à flexion, ainsi nommées parce que, par de simples changements dans la terminaison d'un mot, on en change, on

en modifie le sens absolu et on lui fait exprimer des nuances diverses ; ainsi : *je parle* maintenant ; *je parlerai* demain. Presque toutes les races blanches parlent des langues à flexion.

II. *Ecriture*. — La parole est évidemment le premier élément de la formation des sociétés ; l'écriture est l'élément le plus essentiel du progrès de ces sociétés. Elle est la parole fixée. Seule elle permet de transmettre aux descendants les plus éloignés les résultats de ses propres efforts et d'accumuler ainsi les trésors que chaque génération a isolément acquis. J'aurais aimé à insister sur son histoire ; mais je serais entraîné trop loin, et pour l'écriture comme pour les langues, je me bornerai à vous indiquer quelques faits.

Jusque chez les peuples les plus sauvages on a des moyens pour aider la mémoire, et qui servent à se souvenir de certains événements auxquels on attache plus ou moins d'importance. C'est ce qu'on appelle des *signes mnémoniques*. Ce sont tantôt des pierres, tantôt des morceaux de bois taillés

de diverses manières. Un mode d'appel à la mémoire qu'on a rencontré dans l'ancien et le nouveau monde consiste à réunir des paquets de cordelettes de différentes couleurs auxquelles on faisait des nœuds de diverses formes. C'est ce qu'on a nommé des *quippos*. Vous faites pour ainsi dire un *quippo* chaque fois que vous faites des nœuds à votre mouchoir pour vous rappeler quelque chose.

Représenter des objets, des hommes, des événements d'une manière plus ou moins fidèle, ce n'est pas encore écrire, c'est faire ce qu'on appelle de la *pictographie*. Telles sont ces représentations grossières dont les indigènes de l'Amérique du Nord se servent encore aujourd'hui pour se transmettre quelques renseignements.

Lorsque l'objet qu'on figure prend une signification conventionnelle, on peut dire que l'écriture commence à se montrer. Par exemple l'idée de prudence sera représentée par un serpent; celle de force par un lion. Cette manière de traduire la pensée est appelée écriture symbolique, idéographique. Elle présente plusieurs degrés. C'est à elle que se rattachent en particulier les hiéro-

glyphes que vous voyez figurer sur les monuments égyptiens, et ceux qu'on a trouvés sur les monuments mexicains. Mais tous ces signes ne constituent pas encore la véritable écriture.

Celle-ci n'apparaît en réalité que lorsque les signes employés représentent les sons mêmes du langage. Arrivée à ce point, l'écriture présente encore deux degrés fort différents. Chaque syllabe peut avoir son caractère particulier; ou bien les éléments mêmes de la syllabe seront représentés. Cette dernière forme constitue l'écriture proprement dite. C'est celle que nous pratiquons. L'ensemble des signes est ce qu'on appelle un *alphabet*; et cet alphabet, qui constitue pour nous le premier échelon de l'instruction la plus élémentaire, est certainement une des plus merveilleuses inventions de l'esprit humain. Aussi presque tous les peuples anciens lui ont-ils attribué une origine divine.

III. *Formes primitives de la société.* — C'est grâce au langage que les sociétés se forment, comme je vous le disais tout à l'heure, et c'est grâce à l'écriture qu'elles

font les plus grands pas dans la civilisation. Mais avant d'arriver à la civilisation, elles ont de longues étapes à parcourir, et quand on regarde l'ensemble des races humaines on voit trois sortes de sociétés primitives bien distinctes.

Le plus bas degré des associations humaines nous est présenté par les *peuples chasseurs* et pêcheurs, et cette infériorité s'explique aisément. Une société composée entièrement de chasseurs, ne peut être nombreuse, car elle ne peut vivre qu'à l'aide du gibier qu'elle tue. Il lui faut donc un grand espace pour nourrir une faible population. En outre, les chances de la chasse sont journalières; on n'est jamais sûr des vivres du lendemain. Cette inquiétude incessante empêche nécessairement les chasseurs de diriger leur intelligence vers des sujets plus élevés. Ils ont d'ailleurs à veiller sans cesse sur leurs terrains à gibier, à prévenir des empiétements. La chasse est en outre l'image de la guerre et celle-ci naît aisément entre les populations voisines placées dans des conditions identiques. Ces guerres seront sans merci, car tout prison-

nier serait une bouche de plus à nourrir ; on le tuera donc. Les peuples chasseurs sont donc presque inévitablement courageux, parfois héroïques, mais guerriers et cruels.

Dès que l'homme est parvenu à réduire à la domesticité certains animaux, bœufs, moutons ou lamas, dès qu'il devient pasteur, son lendemain est assuré. Il peut commencer déjà à s'occuper d'autre chose que de sa nourriture ; et l'on voit, en effet, les sociétés de cette espèce commencer à faire des progrès. Pourtant les *peuples pasteurs* ont aussi besoin de vastes espaces pour eux et pour leurs bestiaux ; ceux-ci épuisent promptement les herbages d'un canton ; il faut aller ailleurs chercher où nourrir ces animaux dont la viande et le lait assurent la nourriture du maître, et par conséquent les populations composées exclusivement de pasteurs ne peuvent non plus s'agglomérer en trop grand nombre. Elles deviendront facilement nomades. Dans leurs migrations, les hordes se rencontreront et se disputeront à main armée les pâturages si précieux pour elles. La guerre éclatera ; mais les prisonniers pourront être

utilisés par le vainqueur, et les nourrir ne sera pas un grand sacrifice. On les épargnera et l'esclavage naîtra.

La société revêt sa troisième forme, lorsque l'homme comprend que le règne végétal peut fournir des aliments plus abondants, plus assurés que ceux qu'il tire de ses bestiaux, lorsqu'il devient *cultivateur*. L'agriculture lui ménage en outre des loisirs. Ses mœurs s'adoucissent. La guerre lorsqu'elle éclate devient moins cruelle. Le prisonnier employé au travail des champs peut rendre des services de plus en plus considérables. D'esclave il deviendra serf. Débarrassée de préoccupations matérielles impérieuses, l'intelligence du maître s'éveille et grandit. Une civilisation véritable ne peut naître et progresser que chez des cultivateurs.

Depuis bien des siècles les peuples européens ont atteint l'état social qui leur a permis d'arriver à ce degré de civilisation dont nous sommes si fiers, et cela même me conduit à vous faire une observation.

Trop souvent, sous l'influence de notre supériorité actuelle, nous dédaignons les peuples restés soit à l'état pastoral, soit à

l'état de chasseurs. Nous les proclamons incapables d'arriver à notre niveau. C'est une opinion que rien ne justifie. N'oublions pas que nous sommes passés par les mêmes étapes, n'oublions pas surtout qu'il y a des civilisations qui nous ont précédés de beaucoup. Deux mille ans avant notre ère les Chinois élevaient des monuments qui excitent encore l'admiration des voyageurs, cultivaient le mûrier, élevaient des vers à soie et possédaient des notions d'astronomie. La civilisation égyptienne est encore plus ancienne. * Vous avez pu en voir la preuve à l'Exposition universelle. Dans le temple élevé sous la direction de M. Mariette, vous avez pu admirer entre autres cette magnifique statue de Chefren, placée au fond de la salle et qui date de quatre mille ans avant notre ère. A cette époque nous étions de véritables sauvages, couverts de peaux de bêtes, et portant sur la figure, sous prétexte de nous embellir, des peintures ou des tatouages semblables à ceux des races les plus arriérées de nos jours.

Il y a là, d'une part, de quoi nous rappeler à la modestie ; et de l'autre, de quoi

nous rendre indulgents pour les populations, qui en sont encore au point que nous avons franchi.

IV. *Industries*. — C'est au milieu des sociétés primitives que naissent et grandissent les *industries*. Quelque bas placé que soit un peuple, il a toujours ses industries propres; l'homme est un être essentiellement industriel.

Toute industrie suppose des outils; et la matière avec laquelle ces outils ont été faits nous fournit un moyen d'apprécier, jusqu'à un certain point, le degré de civilisation à laquelle étaient arrivés des peuples que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par les traces qu'ils ont laissées.

Au début, nous voyons la pierre seule servir à fabriquer les outils et les armes; car ces deux choses marchent ensemble. Partout l'homme s'est d'abord contenté de tailler plus ou moins bien cette matière que le sol lui fournissait. Je mets sous vos yeux des échantillons de pierres qui ont servi de haches, soit pour les usages domestiques, soit pour la guerre. Vous voyez

qu'elles sont très-simplement façonnées par éclats..

Je mets à côté de ces haches des fragments façonnés de la même manière et qui jouaient le rôle de couteau, de scie, etc...

Tous ces objets proviennent de notre sol. Ils ont donc servi à nos premiers ancêtres et attestent la vérité de ce que je vous disais tout à l'heure.

A mesure que l'homme fait des progrès, il ne se contente plus de tailler la pierre; il la polit. Ses essais dans ce genre sont d'abord assez grossiers. Voici une hache un peu mieux façonnée que les précédentes, et vous pouvez voir qu'elle est en partie taillée; le tranchant seul a été poli. Plus tard la hache entière est polie et parfois d'une manière remarquable; en voici des échantillons.

Vous remarquerez que ces haches comme ces couteaux sont généralement en silex, c'est-à-dire faits de cette espèce de pierre qui servait naguère pour les fusils et pour battre le briquet. Sa dureté explique pourquoi on la choisissait de préférence. Quand elle venait à manquer on en employait

d'autres. Enfin on se rabattait jusque sur les coquilles, et il est impossible de ne pas admirer certains ouvrages exécutés avec ces instruments si imparfaits. Voici un manche de hache et un casse-tête sculptés par des Polynésiens. Vous pouvez voir combien le travail en est à la fois compliqué et fini. Pourtant ils ont été faits avec des fragments de pierre moins dure que nos silex et les débris de coquilles marines.

Après la pierre apparaissent les métaux ; mais ce n'est pas le fer, dont vous connaissez tous si bien l'utilité et qui seul a rendu possibles les miracles de notre industrie moderne, qui se montre le premier. Le cuivre et le bronze le précèdent. En Amérique, c'est le cuivre ; dans notre Europe, c'est le bronze qui se montre après la pierre.

Enfin le fer fait son apparition ; et divers témoignages prouvent que dès qu'on a commencé à le connaître on en a compris la valeur. Dans les jeux solennels célébrés par Achille sur la tombe de son ami Patrocle, à l'époque de la guerre de Troie, douze siècles environ avant notre ère, une masse

de fer est proposée en prix, et Achille lui-même en fait remarquer l'importance.

La diversité des matériaux employés à la confection des outils marque dans l'histoire des peuples antiques de véritables étapes. De nos jours on admet généralement comme autant de périodes distinctes *l'âge de la pierre, l'âge du bronze et l'âge du fer*. L'âge de la pierre se divise lui-même en deux, suivant que les outils et les armes étaient polis ou simplement taillés. C'est à cette période, la plus ancienne de toutes, que remontent les populations qui vécurent en Europe avec les éléphants et les rhinocéros.

Je dois renvoyer à l'histoire spéciale des races la plupart des autres détails que j'aurais à vous donner sur les industries. Pourtant je tiens à ajouter encore quelques faits aux précédents. Disons d'abord un mot des industries guerrières.

Il est à remarquer que partout où existe une société humaine on trouve des instruments de guerre. Après le besoin de se nourrir, il semble que le plus pressant pour l'homme est de tuer ou d'asservir son sem-

blable. On peut dire que l'homme est un être guerrier.

Chez les dernières populations du globe on trouve des armes offensives et défensives; et parfois chez celles qui sont au plus bas degré de l'échelle ces armes nous étonnent par ce qu'elles ont d'ingénieux. Ainsi les Australiens, populations certainement des plus inférieures, se servent du bouclier que voici. Vous voyez qu'il est très-peu large, mais fort épais. Leur adresse à parer les coups n'en est que plus remarquable et tous les voyageurs la constatent. Les mêmes peuples se servent de l'arme curieuse que je mets sous vos yeux et qu'on appelle le *boomérang*. C'est, comme vous voyez, un morceau de bois dur, très-plat, tranchant et plus ou moins courbé. Les habitants savent lancer cette petite pièce de bois de manière qu'après avoir été frapper soit l'ennemi, soit le gibier qu'ils veulent atteindre, elle s'élève dans l'air en tournoyant et revient retomber dans la main de celui qui l'a lancée. Le boomérang réalise donc pour ainsi dire les armes enchantées dont parlent de vieilles fables, armes qui,

après avoir frappé le but, revenaient d'elles-mêmes à leur possesseur.

V. *Parures*. — Si je tiens à indiquer quelques faits relatifs à la parure, c'est pour vous montrer combien il y a parfois de rapports, de ressemblance réelle entre les populations les plus sauvages et les peuples civilisés.

Partout et toujours l'homme a cherché à s'embellir, tantôt en agissant sur lui-même, tantôt en empruntant au dehors les éléments de sa parure. Dans les tombes que nous découvrons de temps à autre et qui renferment les restes de ces hommes qui avec leurs haches de pierre combattirent en France contre les éléphants et les rhinocéros, dans ces tombes, dis-je, nous trouvons des colliers, faits il est vrai de morceaux de coquilles ou de petits polypiers, mais qui n'en avaient pas moins aux yeux de leurs possesseurs autant de prix que les pierres précieuses en ont pour nous. On pourrait presque définir l'homme un être qui se pare ; et il y a certainement là une

des grandes différences qui le séparent de l'animal.

Je n'insisterai pas sur les différents emprunts faits au monde extérieur pour couvrir notre corps et nous embellir. Les dessins que je place sous vos yeux, vous en diront assez à cet égard. Vous verrez que chez les populations sauvages l'homme est tout aussi coquet que la femme. J'appelle votre attention sur le dessin représentant une Tahitienne en grand costume. Vous remarquerez que, lorsque nos grand'-mères ont imaginé les paniers et les dames de nos jours la crinoline, elles n'ont fait qu'emprunter à ces filles de la mer du Sud une partie de leurs atours.

Une chose digne d'attention c'est que, sous prétexte de s'embellir, l'homme a presque toujours cherché à modifier son propre corps. Ainsi les femmes chinoises, pour se rendre le pied très-petit, s'estropient d'une manière tellement grave que bien souvent les petites filles succombent à l'opération. Je mets sous vos yeux un de ces pieds de Chinoise photographié sur une préparation rapportée par un de nos chirurgiens de marine. Vous

voyez que l'os du talon, au lieu de s'allonger en arrière, a été violemment déplacé et dirigé en bas, si bien que les femmes marchent sur leur talon, comme sur celui de leur soulier. Les doigts sont de même ramenés en dessous et le pouce seul est à sa place. Nos dames ne vont pas aussi loin ; mais vous savez qu'il en est plus d'une qui, pour se faire le pied petit, ne craint pas de se donner des cors et bien des hommes en font autant.

Aux Philippines, dans ce groupe d'îles que vous voyez à l'est de l'Asie, il est des peuplades où les femmes attachent de l'importance à avoir le poignet le plus gros possible. Pour le faire grossir, elles s'emmailottent le bras qui par suite reste grêle, tandis que le poignet s'augmente d'une façon fort repoussante pour nos yeux européens.

Mais c'est la tête qui semble avoir été de préférence l'objet de ces étranges caprices, probablement parce qu'elle est la partie du corps la plus en évidence et la plus importante. Chez certains peuples, on cherche à changer complètement la forme du crâne. Dans ce but, on applique sur la tête des enfants, immédiatement après leur naissance,

différents appareils qui la projettent soit en avant, soit en arrière, ou bien la serrant fortement d'arrière en avant, en font une tête plate. Voici divers exemples de ces déformations. Il y a une peuplade sur la côte occidentale de l'Amérique, qui entoure la tête de l'enfant avec un cordage, de manière à donner à la tête la forme d'un pain de sucre.

Je n'ai pas besoin de rappeler que chez nous-mêmes les oreilles sont encore journellement percées pour y suspendre des ornements. Si les hommes ont généralement renoncé à cette mode, les dames lui restent très-fidèles. Mais toutes les autres parties du visage, pour ainsi dire, ont été soumises aux mêmes mutilations, comme l'attestent les portraits placés sous vos yeux. Vous voyez que le nez, les lèvres, les joues elles-mêmes ont été percées, toujours pour suspendre ou introduire dans ces ouvertures quelque morceau de bois, de pierre, d'os..... qualifié d'ornement.

Le visage, le front, sont fréquemment décorés de divers tatouages pratiqués tantôt en piquant, tantôt en incisant la peau. Vous

voyez divers exemples de ces pratiques. Aux îles Marquises, ce n'est pas seulement la figure qui est tatouée, mais le corps tout entier. Vous avez sous les yeux un guerrier de cette contrée, et peut-être le croyez-vous couvert d'un costume tout bariolé; non, c'est tout simplement un tatouage.

Ne rions pas trop de ces parures de sauvages. Nos ancêtres en faisaient autant, et la mode n'en est pas entièrement effacée chez nous. Plus d'un d'entre vous, sans doute, a sur le bras ou sur la poitrine quelque dessin rouge ou bleu représentant un cœur percé, deux épées qui se croisent, une ancre ou un marteau, symboles de leur profession.

A côté de ces tatouages qui sont incrustés dans la peau par des procédés divers, il faut placer aussi les peintures. C'est là encore un moyen de s'embellir, que tous les peuples ont pratiqué et pratiquent encore. Voici différents spécimens reproduisant ce qui s'observe chez les sauvages. Remarquons que chez eux ces peintures ont parfois des significations précises; il y a les peintures de guerre, les peintures de paix, les peintures de fêtes, ... etc. Nous ne sommes pas allés

jusque-là ; mais vous n'ignorez pas que les Européens les plus civilisés se sont peints et se peignent encore la figure. Nos grand-mères usaient habituellement du blanc et surtout du rouge ; elles mettaient des *mouches*, c'est-à-dire de petits ronds de taffetas noir destinés à faire valoir leur teint par le contraste. Encore aujourd'hui vous savez que nos dames à la mode se teignent si bien qu'on a inventé un mot à ce sujet. Ainsi, aux procédés près, on retrouve, dans nos classes les plus élevées, ce qui nous semble si étrange chez les sauvages.

La chevelure prête aux mêmes considérations. Chez les sauvages, comme chez nous, elle est l'objet de soins tout à fait spéciaux. Nègres, Hottentots, Polynésiens... etc., enduisent leurs cheveux de graisse et les colorent avec des poudres rouges, jaunes, blanches... etc. Partout on la décore de fleurs, de plumes de toutes sortes, de cailloux brillants, de grains de verre... Eh bien ! nos pères se mettaient de la pommade et se poudraient ; nos dames se pommadent et placent dans leurs cheveux des fleurs, des plumes, des diamants, qui ne sont après tout

que des cailloux plus ou moins chers. Et quant à nos pommades, quelque nom qu'on leur donne, elles ont toujours pour base de l'huile d'amandes douces ou de la graisse de porc. Vous le voyez, entre ce que font les sauvages et ce que nous faisons nous-mêmes, il n'y a pas une très-grande différence.

III

CARACTÈRES MORAUX ET RELIGIEUX.

Passons à un autre ordre de caractères.

Par son corps, je le répète, l'homme est un animal, rien de plus, rien de moins; par son intelligence, il est infiniment supérieur aux animaux. Mais à en juger par les phénomènes fondamentaux, la nature de l'intelligence ne diffère pas chez nous de ce qu'elle est chez eux.

Ne sommes-nous donc autre chose que des animaux plus intelligents que les autres? J'ai déjà répondu à cette question. Non; nous ne sommes pas des animaux. Nous sommes autre chose; car à côté des

phénomènes qui nous sont communs avec eux, nous avons nos caractères propres, se rattachant à des facultés dont on ne trouve pas la moindre trace, chez les animaux les plus élevés. Ces facultés sont la *moralité* et la *religiosité*.

I. MORALITÉ. — Chez tous les peuples, dans toutes les races, il y a des expressions qui traduisent les mots de *bon* et de *méchant*, d'*honnête homme* et de *scélérat*. Par conséquent, il y a chez tous les hommes la notion abstraite du *bien* et du *mal moral*.

On a fait quelques objections à cette idée que la moralité était un attribut de l'homme, ou plutôt on a élevé à son sujet quelques difficultés. On a dit, par exemple, que les animaux connaissent aussi ce qui est bien et ce qui est mal. — Cela est vrai pour nos animaux domestiques les plus perfectionnés, comme les chiens. Grâce à notre supériorité d'intelligence, nous les avons habitués à distinguer ce qui est bien de ce qui est mal *pour nous*. Mais laissez-les à l'état sauvage et jamais vous ne les verrez faire un acte qui puisse faire supposer qu'il y ait chez eux

la notion dont il s'agit ici. L'homme est bien certainement le seul être que nous voyons lutter contre la douleur, — le *mal physique*, — pour arriver à un *bien moral*.

On a dit encore que la morale différait de peuple à peuple et on a voulu tirer un argument pour affirmer que la moralité n'était pas un caractère. — En parlant ainsi on a évidemment confondu la faculté elle-même avec ses manifestations. On a oublié que le même sentiment peut se traduire par des actes fort différents, quelquefois opposés. Je prendrai pour exemple ceux qui témoignent de la politesse et du respect qu'on veut montrer à un supérieur. En pareil cas, l'Européen se lève et se découvre la tête ; le Turc, au contraire, reste la tête couverte ; et le Polynésien s'assoit. Ces actes contraires n'en sont pas moins, les uns comme les autres, des témoignages de déférence.

C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il faut juger de la moralité. Il faut en pareil cas et quand il s'agit surtout de populations inférieures, oublier nos notions propres à ce sujet et rechercher quelles peuvent être les idées générales des peuples dont il s'a-

git. Il faut surtout se reporter à ce qui s'est passé chez nous à certaines époques ; et alors on reconnaît qu'il n'y a pas autant de différence qu'on se l'imagine entre les peuples les plus civilisés et les peuples les plus sauvages. Nous retrouverons ce sujet en faisant l'histoire des races ; aujourd'hui je me bornerai à quelques mots relativement à trois chefs principaux : le *respect de la propriété*, le *respect de la vie des autres* et le *respect de soi-même*.

I. *Respect de la propriété*. — On a dit que la notion de la propriété n'existait pas chez certains peuples sauvages. C'est une erreur. Chez les dernières peuplades, les armes, les outils, les instruments sont une propriété tout à fait personnelle, comme chez nous. Mais ce qui a trompé quelques voyageurs, c'est qu'il existe, chez les chasseurs surtout, une autre propriété, propriété communale, si je puis m'exprimer ainsi. Chez ces peuples les terrains appartiennent non pas à l'individu, mais à la tribu tout entière. Sous ce rapport, la propriété est si bien reconnue que la guerre est la conséquence de

la moindre violation des limites des chasses.

On a accusé certaines races d'être essentiellement voleuses. Ce reproche a porté particulièrement sur les nègres du golfe de Guinée et sur les Polynésiens. On leur a reproché de voler jusqu'aux clous des navires. Mais laissez-moi vous rappeler ce qu'est *le fer* pour les peuples qui n'ont pas de métaux. Il est pour eux bien plus précieux que l'or. Eh bien, supposez qu'il arrive chez nous un navire doublé d'or, cloué de diamants et de rubis : croyez-vous qu'il sortit tout à fait intact de nos ports ? Remarquez d'ailleurs que chez les nègres de Guinée et les Polynésiens, celui qui vole son camarade est honni et puni comme il le serait chez nous. L'idée du respect de la propriété ne leur manque donc pas plus qu'à nous-mêmes.

II. *Respect de la vie.* — Partout la vie de l'homme est sacrée ; partout le meurtrier est puni. Mais chez nous-mêmes les circonstances déterminent la nature de l'acte. Personne ne traitera d'assassin celui qui s'est battu loyalement en duel ; le

soldat qui a tué de sa main un grand nombre d'ennemis est décoré; bien loin d'être puni, il est récompensé. Chez le sauvage, la formule est plus élastique encore. Pour lui l'étranger est presque toujours un ennemi. En outre la vengeance est à ses yeux une vertu et quand il a un meurtre à venger, il lui importe peu de frapper le meurtrier lui-même. Pourvu qu'il atteigne un membre de sa famille ou de sa tribu, sa vengeance est satisfaite. De là sont résultés bien des malentendus entre des voyageurs européens et les Polynésiens en particulier. Ceux-ci ont eu trop souvent à se plaindre de violences exercées par des Européens qui s'étaient retirés sans être atteints. Le sauvage guettait ceux qui venaient après les vrais coupables, leur tendait des pièges et massacrait des innocents. Ils appliquaient leur loi morale, et nous trouvons la chose horrible. Mais n'oublions pas notre moyen âge; nous nous conduisions à peu près de même, et de nos jours encore, si la *vendetta* n'était pas abolie, en Corse il en serait de même, comme il en était de même en Ecosse de clan à clan.

Du reste, Messieurs, la question du respect de la vie des autres est une de celles que j'aime le moins à aborder parce que je ne puis en parler sans rougir pour la race blanche. Vous savez qu'elle domine partout; mais ce que quelques-uns peut-être ignorent, c'est que partout la dévastation, les massacres ont marqué ses pas autour du globe. Il semble qu'elle n'ait usé de sa supériorité que pour anéantir ses sœurs et régner sur leurs tombes.

III. *Respect de soi-même.* — Je vous ai montré chez nous le mal dont on accuse les peuples sauvages; laissez-moi vous montrer chez ceux-ci le bien dont les populations civilisées prétendent avoir le monopole.

Le sentiment de l'honneur, la pudeur, sont certainement deux des manifestations les plus nobles et les plus délicates du respect que l'on se doit à soi-même. Nous trouvons ces deux sentiments développés parfois à un très-haut degré chez les populations les plus sauvages.

Il est évident que les idées de pudeur doivent varier d'une région à l'autre. Elles

ne peuvent être les mêmes chez les peuples que le climat force à aller nus et chez ceux que le climat force à s'habiller. On doit donc s'attendre à cet égard à des différences marquées, et c'est à nous de tenir compte de ces exigences. Au reste, à raison même de la nature du sujet, je ne puis entrer dans les détails, et je me bornerai à dire que plus d'un voyageur a exprimé son étonnement en rencontrant plus de véritable pudeur chez des sauvages nus qu'il n'en avait rencontré chez les peuples civilisés et bien habillés.

L'honneur est peut-être le sentiment qui se manifeste de la manière la plus uniforme. Chez les peuples sauvages pour obéir à l'honneur on n'hésite pas à braver, à solliciter même la mort, on n'hésite pas à provoquer les tourments. Un jeune chef cafre est condamné à mort; on le gracie à la condition de perdre la plume d'autruche qui représente pour lui les épaulettes; il demande comme une grâce d'être jeté aux crocodiles plutôt que d'être déshonoré. Le peau-rouge fait prisonnier, attaché au poteau de torture, provoque ses ennemis et les

défie de lui arracher le moindre signe de souffrance.

Ce que nous appellerions la générosité chevaleresque existe chez les peuples les plus sauvages. J'en citerai deux exemples. Deux Irlandais se prirent un jour de querelle avec des Australiens ; ils étaient sans armes ; au lieu de profiter de cet avantage, les sauvages leur en donnèrent pour qu'ils pussent se défendre.

Dans notre guerre à Tahiti, l'amiral Bruat, commandant des forces françaises, se baignait un jour dans une rivière de l'intérieur de l'île, tandis qu'un chef ennemi bien armé était caché à quelques pas. Lorsque la paix fut faite, ce chef vint trouver l'amiral et lui prouva aisément qu'il avait eu sa vie entre les mains pendant près de deux heures.

— Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? lui dit l'amiral.

— J'aurais été déshonoré aux yeux des miens, lui répondit l'indigène, si j'avais tué par surprise un tavana (*chef*) tel que toi.

Voilà comment se conduisent souvent les peuples qu'on appelle sauvages. Agirions-nous mieux ?

Vous le voyez, Messieurs, et nous pouvons le dire hardiment, à l'honneur de notre espèce considérée dans son ensemble : la morale, dans ce qu'elle a de plus sérieux, comme dans ce qu'elle a de plus délicat, se retrouve chez tous les hommes ; et en définitive l'homme est un être moral.

II. RELIGIOSITÉ. — J'arrive à un autre ordre de considérations que vous serez peut-être surpris de m'entendre traiter. J'ai dit à diverses reprises que je voulais être homme de science, que je ne voulais aborder ici ni philosophie, ni théologie, et cependant je vais vous parler religion. Je n'en resterai pas moins fidèle à mon programme. C'est en naturaliste que j'aborderai ce sujet. Comme pour la moralité, je constaterai d'abord l'existence de la faculté ; puis je vous signalerai quelques faits généraux, réservant les faits spéciaux pour l'histoire des races. Aujourd'hui d'ailleurs, comme plus tard, je laisserai avec soin de côté toute discussion dogmatique et théologique.

Le premier fait à constater, c'est l'université des manifestations se rattachant à la

religiosité. En tout pays, chez tous les peuples, dans toutes les races, on croit à des êtres supérieurs à l'homme et pouvant influencer en bien ou en mal sur sa destinée; partout on croit à une autre vie succédant à la vie actuelle. Ces deux notions se trouvent à la base de toutes les religions, et quiconque les admet est certainement religieux. On peut donc dire de l'homme en général qu'il est un être religieux.

On a fait quelques objections à la généralité de ce caractère. Examinons rapidement les principales.

Quelques auteurs ont affirmé qu'il existe des peuples athées. Ils ont cité en particulier les Australiens dont je vous ai déjà parlé, les Béchuanas, les Boschismen, dont vous pouvez voir au Jardin des Plantes un spécimen connu sous le nom de la *Vénus hottentote*. Ce sont là des assertions inexactes; mais cette erreur s'explique. Trois causes agissant ensemble ou séparément, ont surtout contribué à faire méconnaître les croyances religieuses chez les races inférieures de l'humanité.

La première tient aux croyances mêmes

des voyageurs. Lorsque ces voyageurs sont des missionnaires ayant une foi ardente, mais une intelligence peu ouverte, ils sont facilement portés à ne pas accepter comme une véritable religion des croyances aussi différentes des leurs. Souvent à leurs yeux ces croyances sont une œuvre du démon ; ils les laissent de côté ou ne se donnent pas la peine de les découvrir, et ils nous présentent comme athées des peuples qui certainement ne le sont pas.

L'ignorance de la langue a fait souvent regarder des peuples comme athées. Un voyageur rencontre une tribu sauvage ; il fait tant bien que mal, souvent par signes seulement, des questions sur la divinité ou sur l'âme ; les indigènes ne le comprenant pas, répondent par quelque geste de dénégation, et le voyageur en conclut qu'ils ne croient ni à Dieu, ni à une autre existence.

Par-dessus tout, la grande cause qui a souvent conduit à la conclusion que je combats, c'est le dédain de l'Européen pour les populations sauvages. En général, l'homme d'Europe, fier de son propre savoir et par trop convaincu de sa supériorité, les juge d'avance

incapables d'atteindre à des notions un peu élevées. Il ne prend pas grand'peine pour découvrir ce qu'il croit ne pas pouvoir exister; et, au premier insuccès, il se croit en droit de conclure que ces races inférieures sont incapables d'arriver à la notion de la divinité, à celle d'une vie future.

Heureusement, il est des missionnaires tolérants qui les ont étudiées de plus près, des laïques qui ont su voir des frères dans ces représentants inférieurs de la famille humaine.

Grâce aux renseignements de ces hommes patients et éclairés, nous savons aujourd'hui que ces Australiens, qu'on disait n'avoir aucune notion de la divinité, ont en réalité toute une mythologie rudimentaire et des croyances qui rappellent parfois nos propres superstitions européennes. Nous savons encore aujourd'hui que les Béchuanas déifient leurs grands hommes et leur adressent des prières. Quant aux Boschismen, ils se font de la divinité une idée remarquable. Ils la regardent comme un grand chef qui réside dans le ciel. Ils disent de lui : « On ne le voit pas par les yeux ; on le sent par le cœur. »

Cette dernière phrase, que je cite textuellement, a été recueillie par des voyageurs qui ont vécu au milieu de ces peuples. Elle vous montre que parfois, chez les populations justement placées aux derniers rangs des races humaines, on peut trouver des notions religieuses remarquablement élevées à côté des plus étranges superstitions. C'est là un fait qui se présentera bien souvent, lorsque dans le détail des races, nous examinerons la religion des différents peuples. Nous trouverons, il est vrai, bien des bizarreries, bien des choses étranges et choquantes pour nous; mais nous trouverons aussi derrière ces *bêtises* des idées, des croyances qui nous étonneront par leur sérieux, par leur élévation, par la ressemblance qu'elles offrent avec ce qu'on croit chez les peuples les plus avancés.

Les nègres de Guinée peuvent servir d'exemple à ce sujet. Tous les voyageurs ont parlé de leurs croyances absurdes, tous ont parlé de leurs fétiches; ils ont dit comment ces peuples se prosternent devant des serpents, des arbres, des morceaux de bois, d'os... etc., enveloppés précieusement et sur lesquels leurs prêtres ont accompli certaines

cérémonies. Il en est peu qui aient cherché ce qui pouvait se trouver au delà. Ceux qui l'ont fait, ont trouvé des idées religieuses bien supérieures à ces apparences ; la croyance à des divinités de différents ordres habitant le ciel et présidées par un créateur suprême et unique qui a tout fait. Lorsqu'on est allé plus loin, comme a si bien fait M. d'Avezac, on a trouvé des prières conçues dans des termes tels qu'un Européen, un chrétien pourraient les répéter sans rougir. Ceci nous apprend que pour ces nègres, comme pour nous-mêmes, il faut distinguer la *religion* de la *superstition*, deux choses extrêmement différentes, et que l'on confond trop souvent.

Je n'ajoute plus que quelques mots.

Messieurs, je termine aujourd'hui la première partie de l'enseignement que j'ai entrepris de résumer pour vous. Laissez-moi vous en formuler les conclusions dernières.

Nous n'avons abordé ici que les questions générales, celles qui portent sur l'ensemble de l'humanité et qui peuvent par conséquent conduire à reconnaître quelle est au fond la nature de l'homme envisagé exclusivement

au point de vue des sciences naturelles, étudié comme on étudierait un animal ou une plante. Le résultat de cet examen a été de nous montrer dans l'homme comme un résumé de la création tout entière.

Chez lui nous constatons des phénomènes exactement pareils à ceux que nous rencontrons dans les minéraux, dans les plantes; par conséquent, toutes les forces qui fonctionnent dans les minéraux et dans les plantes se retrouvent dans l'homme.

Par son corps, au point de vue anatomique et physiologique, l'homme est un animal, rien de plus, rien de moins; par conséquent, toutes les forces animales agissent en lui.

Mais est-ce par son corps que l'homme a conquis cet empire que nous avons reconnu tout à l'heure? Vous savez bien que non; vous savez bien que s'il règne sur tout ce qui l'entoure, sur la nature morte comme sur la nature organisée, il le doit à son intelligence, au fond semblable mais immensément supérieure à celle des animaux.

Enfin l'homme a ses attributs propres, des facultés qui lui appartiennent exclusive-

ment, savoir : la moralité et la religiosité. Eh bien, ces facultés exclusivement humaines me semblent compléter admirablement cet être exceptionnel. Ce sont elles qui ennoblissent, qui justifient l'empire incontesté qu'il s'attribue sur ce globe; car ce sont elles qui, à côté du sentiment de la puissance, viennent placer la notion du devoir, la pensée d'une responsabilité.

Voilà, Messieurs, l'idée qu'on est amené à se faire de l'homme lorsqu'on l'étudie exclusivement en savant, en naturaliste. J'espère que vous trouverez qu'il n'y perd rien.

FIN.